

OEUVRES du 5<sup>e</sup>. & 6<sup>e</sup>. jour. Créa-  
tion de tous les animaux sans raison,  
poissons & reptiles de la mer & des  
eaux, oiseaux de l'air, bêtes à qua-  
tre pieds, & reptiles de la terre.

SERMON SUR CES PAROLES DE MOYSE.  
Gen. 1. vers. 20. 21. 22. 23. 24. & 25.

20. Puis DIEU dit, *Que les eaux pro-  
duisent en toute abondance Reptiles ayans  
vie : & que les oiseaux volent sur la terre,  
vers l'étendue des Cieux.*

21. DIEU donc créa les grandes baleines,  
& tous animaux se mouvans, que les eaux  
avoient produites en toute abondance selon  
son espèce, & tout oiseau ayant aile selon  
son espèce : & DIEU vid que cela étoit bon.

22. Et DIEU les benit, disant : Foison-  
nez & multipliez, & remplissez les eaux  
par les mers : & que les eaux multiplient  
en la terre.

23. Si fut le soir, si fut le matin, quò  
fut le cinquième jour.

24. Puis DIEU dit, *Que la terre produi-  
se animaux selon leur espèce, le bétail, les  
reptiles, & les bêtes de la terre selon leur  
espèce ; & ainsi fut.*

25. DIEU donc fit les bêtes de la terre  
selon leur espèce, & le bétail selon son es-  
pèce, & les reptiles de la terre selon leur  
espèce, & DIEU vid que cela étoit bon.

MES FRERES,

L'œuvre de la création, com-  
me on vous l'a remarqué aux dif-

II. Partie.

Y

cours précédens , fut parachevé en six jours , desquels deux furent employez à bâtir , deux à meubler , & deux à peupler le monde. Vous avez vû comment au premier & au second jour , DIEU en créa les matériaux & les mit en œuvre , & comment au troisiéme & au quatriéme il pourvût le Ciel d'Etoiles , & la terre de plantes & de minéraux. Il reste de considérer les habitans qu'il y forma , & logea au cinquiéme & au sixiéme jour , sçavoir les animaux qui sont de deux sortes , les bêtes qui ont la vie , le sentiment & le mouvement , & l'homme qui avec la vie , le sentiment & le mouvement , a aussi la raison.

Parlons ici premièrement de la nature des bêtes , & comment DIEU les créa & les benit , & nous verrons après comment DIEU créa l'homme à son image.

La bête est une créature de DIEU ayant la vie , le mouvement , le sentiment & l'apetit. Il y a en elle deux parties considérables ; sçavoir le corps & l'ame , le corps est ce

qu'il y a de sensible & de visible ;  
& qui demeure après la mort ; l'a-  
me ne se void que par ses effets , &  
c'est ce qui donne à ce corps la vie,  
le sentiment & le mouvement.

Au corps de la bête comme à celui  
de l'homme , il y a des parties sim-  
ples ou similaires, & des parties com-  
posées ou dissimilaires : on appelle par-  
ties simples celles qui étant divisées,  
chaque parcelle retient le nom du  
tout , comme les os & la chair qui  
étans divisez en plusieurs tronçons,  
chacun s'appelle encore os & chair,  
au lieu qu'à l'égard des dissimilai-  
res , comme la tête , les bras , les  
pieds , les pièces dont elles sont com-  
posées , ne retiennent pas le même  
nom lorsqu'elles sont séparées.

Pour ce qui est des parties sim-  
ples , il y en a de solides & de flui-  
des. Les solides sont ou dures com-  
me les os , ou molles comme la  
chair & la peau , ou entre dures &  
molles , comme les nerfs , les cartila-  
ges , les artères , les veines , les mem-  
branes , & les ligamens.

Les fluides sont les humeurs & les

esprits. On compte de quatre sortes d'humeurs selon le nombre de ce qu'on appelle des élémens ; la bile, dit-on, répond au feu, le sang à l'air, le phlegme à l'eau, la mélancolie à la terre. Que le fiel est le siège de la bile, le foye & les veines du sang, la rate de la mélancolie, & que le phlegme se répand par tout, pour tempérer les qualitez plus acres des autres humeurs.

A ces humeurs sont joints les esprits, qui sont de toutes sortes, les vitaux, les naturels & les animaux ; les vitaux ont leur source dans le cœur, d'où ils se répandent par les artères & portent la vie par tout : les naturels sont au foye, dont ils sont portez avec le sang par les veines, pour servir à la nourriture, à l'accroissement & à la génération, & les esprits animaux se font au cerveau, d'où par les nerfs ils se communiquent à tout le corps, & lui donnent le sentiment & le mouvement. Il y a aussi de ces parties simples, qui ne sont pas tout-à-fait solides, ni tout-à-fait fluides, com-

me la graisse , la mouëlle & la substance du cerveau.

Quant aux parties dissimilaires , il y a les extérieures dont les principales sont la tête , la poitrine , & le ventre , & les membres. Et les intérieures les plus considérables sont celles que l'on appelle les parties nobles ; sçavoir le cœur , le foye , & le cerveau , où se forment les esprits , & sans lesquelles aucun des animaux parfaits ne peut vivre ; d'où vient que la nature a pourvû à les munir contre les accidens par de bonnes défenses.

A l'égard de l'ame de la bête , elle est invisible aussi-bien que la nôtre , elle ne se connoît que par ses effets , & par les facultez qu'elle communique au corps , trois desquelles , sçavoir de nourrir , de croître & d'engendrer , dépendent de l'ame végétative , & lui sont communes avec la plante , & il y en a trois autres qui s'élevent au-dessus , & sont propres à l'ame sensitive ; sçavoir le sentiment , le mouvement & l'appétit.

La nourriture sert à la conservation , & l'accroissement à la perfe-

ction de chaque animal ; mais la génération sert à conserver l'espèce, la vertu de nourrir dure tant que l'animal vit ; mais celle de croître & d'engendrer, ou d'être engendré, ne sert que pour un temps limité.

Ce qui rend la nourriture nécessaire tant aux plantes qu'aux animaux, est que la vie n'est point sans chaleur, ni cette chaleur sans action, & cette action est de conserver l'humide & le sec qui se rencontrent en la composition du corps, & qui ne se remplacent que par la nourriture, que l'on reçoit en mangeant & en buvant ; à quoi l'on est porté par la faim & par la soif, dont l'un est l'appétit du sec, & l'autre de l'humide. Ce qui cause une chaleur mordicante dans l'estomach, & une sécheresse dans la bouche & au palais, & une langueur dans toutes les parties, comme on void en la plante qui se flétrit par le défaut d'humidité ; c'est donc à quoi sert la nourriture qui se fait par la conversion de l'aliment, en la substance de l'animal ; & comment ce changement se fait. **L'cxj**

périence nous apprend qu'après que  
 les viandes ont été grossièrement  
 mouluës, broyées & divisées avec les  
 dents, & détrempées par la salive,  
 elles descendent de la bouche dans  
 l'estomach, où elles continuent de  
 se diviser en de très-petites parties;  
 cette seconde division qui fait que les  
 viandes changent d'état & de forme,  
 & qu'on ne les reconnoît plus, est  
 ce qu'on nomme la digestion, qui  
 est la dissolution de ces viandes par  
 des liqueurs qui remplissent l'esto-  
 mach, & mises en mouvement par  
 sa chaleur. La nourriture tombe là-  
 dedans comme dans un pot, & se  
 transforme peu à peu en une certai-  
 ne crème blanche, qui dans l'Eco-  
 le se nomme chyle, & qui peu à peu  
 descend de l'estomach dans les in-  
 testins, où l'on peut dire qu'il se fait  
 une seconde ou troisième digestion;  
 car le fiel qui y distille continuelle-  
 ment, & qui colore même les vian-  
 des presque aussi-tôt qu'elles sortent  
 du ventricule, acheve comme un  
 dernier dissolvant, ce que les précé-  
 dens n'ont fait que commencer, d'où

on prétend qu'il passe par des canaux qui ne nous sont pas encore tout-à-fait connus dans le cœur, où ils acquièrent la forme du sang ; les parties des alimens qui ne se convertissent pas toute en chile, étant beaucoup plus grossières & moins fluides, ne passent point avec lui dans ces vaisseaux qui font la communication des intestins avec le cœur ; mais se déchargent dans le boyau destiné à cet office, & c'est ce que l'on nomme les excréments grossiers, & chaque partie a ses excréments, les parties du chile qui ne se convertissent point en sang, se changent en sueurs & en d'autres excréments, comme les ongles & le poil, & de ce qu'il y a de plus pur se forme la chair, les os, la peau, les nerfs, les muscles, les veines, & les autres parties du corps ; & c'est ainsi que se remplace tout ce que la chaleur consume de la substance du corps.

Cette même vertu par laquelle les animaux se nourrissent, est aussi ce qui les fait croître ; comme autre chose est d'acquérir, autre chose de

conſerver ce que l'on a acquis, & c'est néanmoins une même prudence qui fait l'un & l'autre ; ainſi quoi-qu'il y ait de la différence entre croître & ſe nourrir, l'un & l'autre ſe fait par une même vertu qui peut nourrir l'animal, lui rend autant d'humour que la chaleur naturelle en a conſumé ; mais pour le faire croître elle lui en fournit davantage, comme quand on met du bois dans le feu, non-ſeulement pour l'entretenir, mais pour l'augmenter. Et cette vertu ceſſe de ſe déployer, lorsque l'animal a acquis une ſtature convenable, & que le chaud & l'humide ſe trouvent dans un juſte tempérament, & que les os ſe ſont endurcis, juſqu'à ne ſe pouvoir plus étendre ; d'où vient que les poiſſons croiſſent davantage, parce que leur ſubſtance eſt plus mêlée & s'étend plus aiſément, & les nations qui ſont dans les païs chauds, ſont d'une moindre ſtature, parce que comme elles ſont d'un tempérament plus chaud & plus ſec, leurs os s'endurciſſent plutôt.

Après que cette vertu a cessé, l'animal se conserve en bon état autant de temps que la chaleur naturelle est assez forte pour tirer des alimens, tout le suc nécessaire pour réparer ce qu'elle consomme ; mais cette chaleur s'émouffe enfin par la vieillesse, & s'ensuit la mort. Et il arrive dans la vieillesse que toutes les parties du corps de l'animal décroissent & dépérissent peu à peu, hormis les os qui se conservent par leur dureté.

A la vertu de nourrir & à celle de croître, est jointe celle d'engendrer, qui est de deux sortes. Car il y a des animaux qui naissent du ventre, comme les bêtes à quatre pieds, le seul crocodile excepté, & d'autres qui naissent de l'œuf, comme tous les oiseaux, hormis la chauve-souris, & tous les serpens, hormis la vipère, & tous les poissons, hormis le dauphin, la baleine & le veau-marin, & les autres poissons velus qui portent leurs petits dans le ventre. On ajoute un troisième moyen, quand ils naissent de corruption,

comme on dit des souris & des grenouilles , & de tous les insectes , & on raporte qu'en Ecosse , il y a une sorte de canards qu'ils nomment *Clakis* , qui naissent d'un fruit qui tombe de certains arbres dans certains Lacs. Mais quand cela seroit ainsi , cela ne s'appelle point proprement une génération , qui se fait seulement quand un animal engendre son semblable , si ce n'est lorsque de deux espèces mêlées , il s'engendre une troisième qui participe de l'une & de l'autre , comme le mulet qui naît de l'accouplement d'un âne & d'une cavale , & le Leopard du Lion & du Pard.

Cette vertu est plus excellente que les deux autres , parce que celle de nourrir & celle de croître , ne servent qu'à l'individu , c'est-à-dire , à chaque animal en particulier , au lieu que celle d'engendrer sert à toute l'espèce , joint que celles-là ne font qu'entretenir la vie , dans le corps où elles agissent , & que celle-ci la donne & la communique à une autre , & elle a cinq degrés , dont

le premier est d'amasser la matière, le second de lui donner la forme, le troisième de lui donner la vie, le quatrième de lui donner la force & l'étendue qu'il doit avoir à sa naissance, & le cinquième de le pousser au dehors.

Et de ces cinq degrez par lesquels se fait la génération des animaux, la corruption qui est survenue depuis le peché de l'homme nous ayant rendu le premier honteux, nous nous contenterons de vous dire que pour la matière de l'embryon, il est nécessaire que le sang de la mère se joigne avec la semence, & l'on croit que de la semence se forment les os, & du sang les parties charneuses, & cela d'une manière admirable, car avant toutes choses cette matière cuite par la chaleur de la matrice, se revêt d'une croûte, dont se forment deux ou trois membranes, qui l'environnent, afin que ni les humeurs ni les esprits ne s'évaporent. Et afin que toute cette matière ne demeure pas flottante là dedans, elle s'enchaîne à la dernière membrane par un lieu

lien naturel qui fait le nombril ; & elle se divise en trois petites ampoules, de l'une desquelles se fait le foye, de l'autre le cœur, & de la troisième le cerveau ; & au tour de ces trois pustules se forment peu à peu les parties voisines, à mesure que la matière nouvelle y affluë par le conduit du nombril, qui est comme la racine qui porte & entretient la plante, & par où elle tire sa nourriture : & entre les diverses causes qui donnent la forme à l'animal, après la vertu de la semence du mâle, il n'y a rien de si puissant que l'imagination de la mère ; ce qui n'a pas lieu seulement aux femmes, qui ayant un esprit plus fort, lui donnent aussi plus d'efficace ; mais il s'en voit aussi des exemples entre les bêtes. Ainsi les brebis de Jacob produisoient des agneaux, marquetez, picotez & tachetez de même couleur que les verges qu'on leur faisoit voir aux abreuvoirs, & ce que l'histoire raporte qu'une poule ayant vû paroître le Milan, pendant qu'elle couvoit ses œufs, il en sortit des poussins avec des aî-

*II. Partie.*

Z

les semblables à celle de cet oiseau de proie ; & c'est une chose qui se pratique en Espagne , qu'après avoir fait couvrir par une rossé une cavale à qui on a bauté les yeux , on lui fait voir incontinent après un beau cheval , lequel lui frapant l'imagination , lui en fait concevoir un autre pareil. C'est une des merveilles de la nature que nous ne comprenons point , qu'une pensée qui ne fait que passer , puisse avoir une vertu active de buriner , & d'imprimer dans ces lieux secrets , & faire concevoir dans la matrice ce qui a été conçu dans le cerveau ; ce qui rend en quelque sorte la créature semblable au Créateur , qui fait les choses en les pensant.

Le petit corps de l'animal étant ainsi formé , la vie s'y verse par de certains degrez , car dès le moment de la conception il vit de la vie végétative , ainsi que les plantes , puis de la vie sensitive , lorsqu'il a assez d'organes pour être capable de sentiment , & aux hommes l'on croit que l'enfant vit pour un temps de

ces deux sortes de vie , avant que DIEU verse là dedans une ame raisonnable ; & cette ame y étant introduite , elle contribuë aussi de sa part au bâtiment de son logis , & à polir ce qui étoit rude , & fortifier ce qui étoit foible , & acheve ce qui étoit imparfait jusqu'au temps que cet ouvrage doit être mis au jour ; ce qui arrive lorsque les efforts sont réciproques , tant du côté de la mère , qui ne pouvant plus porter le fardeau , s'en délivre , que de celui du petit qui se sentant trop serré aspire à un air plus libre , & rompt tout pour sortir de sa prison.

Après vous avoir parlé des trois facultez de l'ame végétative , qui sont de nourrir , de croître & d'engendrer , & des trois de l'ame sensitive , qui consistent au mouvement , au sentiment , & à l'appétit , lequel mouvement est nécessaire aux animaux , pour chercher leur nourriture , comme le sentiment les excite à se mouvoir , & l'appétit les adresse en leurs mouvemens , il faut remarquer qu'il y a deux sortes de sens , les exté-

rieurs qui sont au nombre de cinq, la vûë, l'ouïe, le flair, le goût, & le toucher, dont les quatre premiers ont chacun son organe particulier; sçavoir, l'œil, l'oreille, le nez & le palais; mais le toucher, est par tout le corps & n'a point d'organe qui lui soit particulier; la vûë a les couleurs pour objet, l'ouïe les sons, le flair les odeurs, le goût les saveurs; mais le toucher n'en a point qui se comprenne sous un seul nom, car il juge du chaud & du froid, du sec & de l'humide, du repos & du mouvement, & de ce qui est petit, ou grand, léger ou pesant, rude ou poli, creux ou éminent, la vûë, l'ouïe & le flair, sentent les choses éloignées; mais le goût & le toucher ne sentent que les choses proches; ce qui fait juger que les trois premiers ont quelque chose de plus noble & de plus spirituel. Et principalement la vûë qui porte jusques aux étoiles & trouve son objet par tout; car par tout il y a de la lumière, ou de la couleur, & elle est bien la plus exacte, discernant jusqu'aux choses les plus min-

ces & les plus tenuës , & elle est aussi la plus prompte en ses mouvemens; car en un moment elle s'éleve jusques au Ciel , & elle est le moins sujette à se lasser , & elle est la plus libre d'agir ou de n'agir pas , n'ayant qu'à fermer les paupières pour ne voir pas : au lieu que l'ouïe est forcée de recevoir les sons , & le flair les odeurs qui se presentent , aussi son organe qui est l'œil , est-il d'une fabrique plus admirable que ne sont ceux des autres sens. Enfin elle a de l'intelligence avec des créatures plus nobles , sçavoir les astres & la lumière. Mais quelques nobles que soyent la vûë , l'ouïe & le flair , il est certain que le toucher & le goût sont les plus nécessaires ; car il y a des animaux privez de la vûë , comme la taupe & la baleine , & du flair comme le hérisson , & de l'ouïe comme la plûpart des insectes , & quelques-uns même qui n'ont ni la vûë , ni l'ouïe , ni le flair , comme les huîtres & les mouchles ; mais il n'y en a aucun qui nait le goût & le toucher ; car le goût est nécessaire à

la nourriture, & sans le toucher aucune partie du corps ne peut vivre, & même on peut dire que les organes des autres sens ne sentent que par le toucher.

De sçavoir si outre ces cinq sens qui nous sont communs avec les bêtes, quelques-unes d'entr'elles en ont d'autres; c'est ce que nous ne pouvons dire. Car qui sçait si ce n'est point quelque sens particulier qui fait sentir au cocq l'heure de minuit, & l'incite alors à chanter, & qui fait connoître aux bêtes les herbes propres à leur guérison, qui apprend aux poules à fuir le Milan, & à la brebis, le loup; & qui fait que la grue, la cigogne, & l'hirondelle sentent leurs saisons: il y a quelque apparence que ces instincts ne leur procèdent que de quelques sens que nous n'avons pas, ce qui fait que nous ne les connoissons pas, chaque sens ne pouvant juger que de ce qui est de sa competence.

En outre ces sens extérieurs, la bête a ses sens intérieurs qui ont quelque chose de plus spirituel, sçavoir

le sens commun , la phantaisie & la mémoire , qui ont leur logis séparés dans le cerveau , le sens commun au devant , la mémoire au derrière , & la phantaisie au milieu : au sens commun aboutissent comme à leur centre , toutes les choses qui entrent dans l'ame par les sens extérieurs. C'est l'œil qui voit , & l'oreille qui oit ; mais c'est le sens commun qui juge des couleurs & des sons , & par lequel nous sommes assurés de voir & d'ouïr.

De ce sens commun la connoissance passe dans l'imagination , qui diffère d'avec lui , en ce qu'il n'agit que quand l'objet est présent , & ne conçoit les choses que comme elles se présentent , au lieu que souvent la phantaisie conçoit les choses absentes , & que même elle en forge qui ne furent jamais , comme des chimères , des centaures & des griffons. Et quand on dort le sens commun est assoupi ; mais l'imagination est toujours éveillée , & c'est où se forment les songes.

Du sens commun & de la fan-

taisie l'image de nos conceptions passe jusques dans la mémoire, où les choses passées sont écrites & conservées comme dans un livre, que nous feuilletons quand il nous plaît. Et nous disons que ces trois sens intérieurs se trouvent en l'ame de la bête, comme en celle de l'homme, quoi que ce ne soit pas si parfaitement; car pour ce qui est du sens commun, il est nécessaire qu'il soit en la bête, parce qu'autrement les sens extérieurs seroient inutiles. Car c'est en vain qu'elle verroit si la connoissance ne passoit de l'œil au cerveau, & ce que l'on voit tant de choses sans les remarquer, procède de ce que le sens commun n'y est pas pour y prendre garde. Aussi est-il certain que les bêtes ont une imagination, puisqu'elles songent en dormant; ce qui se remarque particulièrement aux chiens qui abayent en dormant, & les chevaux se travaillent au plus profond de leur sommeil; ce qui témoigne qu'ils font quelque songe, ce qui ne se peut sans l'imagination. Et pour ce qui est de la mémoire, il n'est point

d'animal si chetif, en qui il ne s'en remarque quelques traces ; car l'abeille retourne à la ruche , & la fourmis à la fourmilière , comme font aussi les poissons à leurs gîtes. Et il s'en voit aux rivières qui viennent quand on les appelle , & qui courent aux lieux où on a coutume de leur donner à manger ; ce qui réfute l'erreur des Philosophes qui disent que les poissons n'ont point de mémoire à cause de leur froideur , & de leur humidité.

Ces divers sens qui sont aux bêtes, remplissent leur ame de la connoissance des choses qu'ils ont à fuir ou à suivre, & c'est ce qui y excite des affections semblables aux nôtres, & ce qui fait qu'elles sont touchées d'amour & de haine, de tristesse & de joye, de crainte, d'espérance & de fureur, d'audace & de desespoir, comme il seroit aisé de le montrer par divers exemples.

Mais quoi que ces parties du corps & ces sens, tant les extérieurs que les intérieurs, à les considérer en général, soient communs, tant à

l'homme qu'à la bête ; cependant il y a bien de la différence entre l'homme & la bête. La bête a la chair plus rude , le sang plus terrestre , & les esprits plus grossiers , la peau épaisse & velue , & au lieu que l'homme a la stature droite , & le visage élevé vers le Ciel , comme vers le lieu de son origine , la bête qui est terrestre a le nez vers la terre , & il se void en tous les membres une diversité considérable. La tête de l'homme est la plus ronde , afin qu'elle ait plus de capacité que celle de la bête , & ce qui tient lieu de face à celle-ci , est tout autre que le visage de l'homme , dont l'air majestueux , imprime du respect à toutes les créatures. Et le front de la bête n'est pas comme le nôtre , orné d'une riche chevelure qui l'accompagne , & ne découvre point ses passions n'étant pas sujet comme le nôtre à rougir de honte , ou à pâlir de crainte , ou à s'élever d'orgueil , ou à se froncer de chagrin. Et on ne lit point ses soucis & ses joyes & ses tristesses dans ses yeux , qui sont moins vifs que ceux de

l'homme. Et il ne s'y void point de couleurs diverses, & ils sont plus écartez l'un de l'autre, parce qu'il n'est pas nécessaire qu'ils se joignent pour voir un même objet, comme ceux de l'homme. Quand il lit ou écrit, ou qu'il travaille à un ouvrage délicat, les mouvemens du visage, les joües, le menton, le nez élevé, ne paroissent point aux bêtes, & elles n'ont point de mains pour agir, ni de bouche propre au ris, ni de langue capable d'exprimer leurs conceptions. Elles n'ont point de jarrets qui puissent ployer en arrière, d'où vient qu'elles ne se peuvent assiseoir.

Et pour ce qui est des parties intérieures, la bête a moins de cervelle & plus de ventre, & les dents mâchelières plus fortes pour montrer qu'elle est née pour la pâture, & non pour la méditation; car quelque grand & massif que soit un Elephant, il n'a pas le cerveau si gros, ni si ample que le plus petit homme. L'homme a des sutures à la tête, pour en évaporer tout ce qui nuit,

ſçavoir les humeurs groſſières qui ſeroient à charge au cerveau ; ce que la bête n'a pas , parce qu'ayant moins d'eſprit & moins d'humeurs , cette purgation leur eſt moins néceſſaire. La poitrine auſſi de la bête eſt moins ouverte , parce que ſon poulmon n'eſt pas ſi gros , ni ſi actif ; & cela parce qu'ayant moins de chaleur & moins d'eſprits , il n'eſt pas beſoin d'une ſi grande activité du poulmon pour les rafraîchir & renouveler. La bête a auſſi le cœur plus dur , d'où vient qu'elle eſt plus farouche , & moins ſenſible à la pitié qui procède de moleſſe de cœur. Elle a auſſi la rate fort petite en comparaïſon de la nôtre , parce qu'ayant moins de mélancolie , cette humeur n'a pas beſoin d'un ſi grand logis.

Pour ce qui eſt des affections de la bête , elles diffèrent auſſi de celles de l'homme , parce qu'il a la raiſon , & qu'elle n'a que ſa fantaſie pour guide , & il a , qui le retient & le fait reſiſter à ſes apétits , *ſervant* , comme dit l'Apôtre , *de la chair à la loi du péché ; mais de l'enſendement*

Rom. 7.  
25.

*ment à la Loi de Dieu* : Et ses affections se portent vers les choses spirituelles & immatérielles, au lieu que la bête suit ses apétits comme par nécessité, n'ayant point de bride pour les retenir, & qu'elle ne se porte que vers les choses sensibles & terrestres, entre lesquelles même, il y en a beaucoup où l'homme seul prend du plaisir, sçavoir celles qui contentent l'œil, l'oreille & le flair, les apétits de la bête qui ne se meuvent en elle que par les sens les plus grossiers, s'arrêtans pour l'ordinaire aux plaisirs du goût & du toucher.

Pour contenter cet apétit, DIEU à donné à la bête la faculté de se mouvoir, non-seulement d'un mouvement naturel, comme sont ceux du poulmon & du cœur, & de tous les artères qui battent pour entretenir la chaleur, & la vie par tout le corps; mais aussi d'un mouvement animal, & qui dépend de la volonté: & ce mouvement des animaux ne convient pas aux Zoophytes, qui ne peuvent sortir de leur place, & ne font que succer & brouter l'herbe qui croît

*II. Partie.*

A a

autour d'eux , parce qu'ils tiennent enracinez par le nombril , ni à quelques-uns qui naissent dans la mer , comme les huîtres , & les autres qui sont attachez aux rochers , & ne peuvent qu'ouvrir leur coquillé pour la resserer quand il y est entré quelque proye : les autres animaux ont la liberté de se mouvoir tous entiers , soit qu'ils rampent comme les serpens , ou qu'ils nagent comme les poissons , ou qu'ils volent comme les oiseaux , ou qu'ils marchent comme les bêtes à quatre pieds , ou qu'ils sautent comme la puce & la saute-relle.

A l'égard des facultez de l'ame , elles sont tout autres en l'homme qu'en la bête. Car pour les sens extérieurs , quoyqu'on dise que l'aigle & l'épervier , & le lion & le dragon ont la vûë meilleure , & que la taupe & le sanglier oient plus clair , & que le chien & le vautour ont le flair plus subtil , & que le singe a le goût plus délicat , & que la tortue & l'araignée sont plus sensibles au toucher , il est certain

qu'à tout prendre , l'homme a les sens plus vifs & plus fidèles. Ses yeux aperçoivent jusqu'aux moindres choses , & s'employent aux ouvrages les plus délicats. Son oreille est le sens de la science & de la foi. Il est le seul des animaux qui prenne plaisir aux bonnes odeurs , & son goût est plus universel , & enfin il a le toucher plus sensible , parce qu'il a la peau plus tendre , & la chair plus délicate ; ce qui fait que le chatouillement lui est particulier.

Pour ce qui est des sens intérieurs, il a la mémoire plus ferme , l'imagination plus vive , le sens commun plus exact , & la raison au dessus qui éclaire les sens & tient en bride les apétits ; d'où vient que l'homme régénéré résiste à ses convoitises. Le principal est qu'en lui reluit l'image de DIEU , & qu'il est appelé à le connoître & à le craindre , pour après avoir reçu sa grace en la terre , jouir de sa gloire dans le Ciel , qui sont des avantages qui élèvent ceux qu'il plaît à DIEU en faire partisans au-dessus non-seulement des bé-

tes , mais des Anges mêmes.

Mais hors cela , si l'on considère l'homme en tant que pécheur , & dénué de la grace de Dieu , la condition de la bête est de beaucoup plus heureuse ; car pour ce qui est du corps , s'il n'est pas d'une structure si agréable , aussi est-il plus robuste , & il y en a qui nous passent en force & en agilité , & dont la grandeur immente rend contemptible notre petitesse , & même dès la naissance la nature les favorise ; car la mère se délivre avec moins de difficulté , & sans aucun besoin de secours , & le petit en naissant tombe sur ses pieds , & marche & cherche sa pâture , & se passè de feu & d'habits , & de meubles , & de maison , & de cuisinier & de médecin ; car si elle a des maladies , outre qu'elles sont moins longues & moins fréquentes , la nature leur en enseigne le remède , & du moins elle ne sent le mal que tandis qu'il dure , & elle ne s'afflige point par le souvenir des biens perdus , ni par la prévoyance des maux à venir , & ses plaisirs sont

plus libres & plus sinceres , n'étans retenus ni par la crainte , ni par la honte , & elle n'a de souci que pour soy-même , & pour ses petits pour peu de jours ; au lieu que l'homme est obligé de songer à soy , à ses enfans & à ses amis , à l'état & à l'Eglise ; il y a aussi plus de modération dans ses apétits , & moins de travail & d'inquiétude ; car elle ne cherche sa pâture que pour un repas & pour la nécessité presente , sans sçavoir ce que c'est d'excez , & d'abuser des biens de DIEU , par gourmandise & par ivrongnerie , & de convoiter des biens & des honneurs.

Que s'il arrive des querelles entre les bêtes , c'est rarement , entre celles d'une même espèce , & elles se vident sur le champ & se r'apaisent d'elles-mêmes , & elles ne sont point capables de concevoir des trahisons , & de faire des corps d'armées , & des préparatifs de guerre pour plusieurs années ; & la mort en est plus heureuse , puisqu'ils en aprochent sans la craindre & sans la connoître , & sans regretter ni femme , ni en-

fans, ni biens, ni honneurs, ni voluptez, & ne ressentent point les remords de la conscience: ni l'horreur des jugemens de DIEU.

Enfin ce qu'il y a de misère en la condition des bêtes, leur est venu par la contagion du péché de l'homme, par lequel toutes les créatures ont été rendues sujetes à la vanité; car au commencement DIEU les créa & les benit, & leur dit: *Foisonnez & multipliez, & remplissez la terre, la mer & les Cieux.*

Et c'est de cette création, & de cette bénédiction, & des diverses espèces d'animaux dont le monde fut rempli, que nous avons encore à traiter; mais parce que ces sujets nous fournissent la matière de plusieurs discours, & que le temps ne nous permettroit pas de nous étendre suivant qu'elle le mérite, nous finirons celui-ci, en admirant la puissance de DIEU en la création des animaux. De quelle multitude d'espèces il a rempli le Ciel, la terre & la mer; & en chacune de ces espèces, combien d'animaux, & en chaque ani-

mal, combien de merveilles, combien d'organes au corps, combien de facultez en l'ame. Et ces créatures néanmoins ne sont que terre, & que bouë, non comme les Anges qui tirent du Ciel leur origine, non comme l'homme dont l'ame est céleste quoy que son corps soit terrestre, son corps étant pris de la terre, & son ame venuë du Ciel; au lieu qu'ici c'est la terre qui produit la terre, & qui se nourrit, & qui croît & qui engendre, & qui a mouvement & sentiment, & apétit.

En ceci, certes nous voyons la suite & l'enchaînage des graces de DIEU, il sembloit qu'il avoit créé les animaux pour être un œuvre seulement d'un jour, vû les qualitez contraires qu'il avoit renfermées dans ces corps, il sembloit qu'elles dûssent se détruire les unes les autres, & particulièrement la chaleur qui dévore tout; mais il leur donne la nourriture pour y subvenir, & pour réparer toute cette perte; & parce que cette nourriture ne les vient pas chercher, comme les plantes qui

tiennent à la terre par leur racines, & qui la succent sans la connoître, il falloit qu'ils eussent un sentiment pour la connoître, un apétit pour la désirer, & du mouvement pour s'y porter. Et parce que lors de leur naissance ils sont petits, foibles & infirmes, DIEU leur donne la vertu de croître, & une plus grande chaleur, jusqu'à ce qu'ils ayent atteint leur parfaite stature; & enfin parce que la nourriture ne peut les conserver que pour quelques années, & que la mort vient qui les détruit, la génération supplée par le moyen de laquelle chaque animal qui ne peut se perpetuër soy-même, se perpetuë en sa postérité.

DIEU fait en la grace ce qu'il fait en la nature, ses bontez s'entretiennent l'une à l'autre, & s'élevent par degrez, tendent tcùjours à la perfection. *Ceux qu'il a préconnus, il les prédestine, & ceux qu'il prédestine, il les appelle: & ceux qu'il appelle, il les justifie: & ceux qu'il justifie, il les glorifie.* Et cette providence qui veille sur ces créatures

*Aux Rom*  
8. 28.  
29.

basses & chetives , & dont l'ame  
 meurt avec le corps , nous doit as-  
 sùrer qu'à plus forte raison , DIEU  
 a le soin de ses enfans. *Considérez* ,  
 dit JESUS-CHRIST , *que les corbeaux*  
*ne sèment ni ne moissonnent , & n'ont*  
*point de celiers ni de greniers , &*  
*toutes fois DIEU les nourrit ? De*  
*combien valez-vous mieux que les*  
*oiseaux ? Et ne vend-on pas cinq*  
*passereaux une pite , & un seul d'en-*  
*tre eux n'est oublié devant DIEU ,*  
*ne craignez donc point , vous valez*  
*mieux que beaucoup de passereaux.*  
*Celui qui entend les petits du Cor-*  
*beau qui crient , entendra a plus*  
*forte raison le gémissement de la co-*  
*lombe. C'est ce que ce bon Sauveur*  
 represente à ses Disciples , les voyans  
 émus par la crainte des persécutions,  
 & il prend de-là occasion de les ex-  
 horter à ne craindre point ceux qui  
 tuënt le corps ; mais celui qui peut  
 tuër l'ame & le corps , & les en-  
 voyer tous deux en la gêne. C'est  
 cette même exhortation que nous  
 vous faisons aujourd'hui , que nous  
 nous voyons à la veille de grandes

persécutions qui frapperont les bergers, & dissiperont leurs troupeaux. Ne craignez donc point, gens de petite foi, s'il dort pendant la tempête, c'est que comme Jonas nous dormons aussi, & que nous n'avons point soin de crier vers nôtre DIEU, il nous renvoye aux animaux brutes, pour nous avertir de nos devoirs, & y trouver des exemples non-seulement pour la vie animale, mais aussi pour la vie spirituelle; non-seulement il renvoye le paresseux à la fourmi; mais tout Israël, au bœuf & à l'âne qui connoissent leur possesseur, lorsque les hommes ne connoissent ni leur créateur, ni leur sauveur; il renvoye ceux qui n'ont point connu le temps de leur visitation à la grue qui connoît les saisons, & les temps de leurs passages; car nous qui nous glorifions d'avoir au-dessus des animaux l'œil de la foi, & la raison, sommes néanmoins plus aveugles en ceci, qu'ils prévoient de loin les mauvais temps, & tâchent de s'en mettre à couvert; mais nous n'apercevons point la coignée mise à

la racine , & nous n'entendons point cette menace qui retentit à nos oreilles, que tout arbre qui ne porte point de bon fruit va être coupé & jetté au feu, & lors même que DIEU frappe, nous sommes insensibles, non-seulement comme animaux dénués de raison, mais aussi comme corps dénués de toute vie, & de tout sentiment. Veuille, ce grand DIEU, qui a donné à tant de corps la vie, le mouvement & l'être, nous redonner la vie spirituelle, afin que touchés d'une sérieuse repentance nous tremblions à ses menaces, non d'une crainte servile, mais d'une crainte filiale, & que nous regardions ses châtimens comme des corrections d'un père tendre en ses affections, & non comme la punition d'un juge sévère en ses jugemens; afin que nous détournions de dessus nous les effets de sa colère par une vraie humilité, & que nous étans convertis à lui de tout nôtre cœur, lui aussi se retourne vers nous en sa miséricorde.

*Amen.*

*II. Partie.*

**Bb**